



J. M. Moreau le Jeune Inv.

E. Bovinet Sculp.

Voilà les Tributs que paye le Roi de Portugal.

Liv 7.

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE

ET POLITIQUE

DES ÉTABLISSEMENS ET DU COMMERCE DES EUROPÉENS
DANS LES DEUX INDES.

LIVRE PREMIER.

DÉCOUVERTES, GUERRES ET CONQUÊTES DES PORTUGAIS
DANS LES INDES ORIENTALES.

INTRODUCTION.

IL n'y a point eu d'événement aussi intéressant pour l'espèce humaine en général, et pour les peuples de l'Europe en particulier, que la découverte du Nouveau-Monde et le passage aux Indes par le cap de Bonne-Espérance : alors a commencé une révolution dans le commerce, dans la puissance des nations, dans les mœurs, l'industrie et le gouvernement de tous les peuples. C'est à ce moment que les hommes des contrées les plus éloignées se sont rapprochés par de nouveaux rapports et de nouveaux besoins. Les productions des climats placés sous l'équateur se

1.

1

nocolura , qui n'était séparé du golfe Arabique que par un court espace. Jusqu'alors ils n'avaient pu se procurer les épiceries et les autres productions des Indes que par des intermédiaires. A cette époque , ils allèrent chercher eux-mêmes sur les lieux ces objets précieux , et les versèrent avec des profits énormes dans tous les marchés qu'ils s'étaient ouverts.

C'est tout ce que l'antiquité nous a transmis sur la région qui la première fonda sa grandeur sur le commerce. Nul monument digne de foi ne nous apprend à quel point les méditations ou l'expérience de ses habitans avancèrent tout ce qui était du ressort de la marine ; jusqu'où ils s'élevèrent dans les sciences spéculatives , et les arts utiles et agréables ; ce que leurs mœurs sociales acquirent de douceur et en communiquèrent aux peuples devenus les instrumens de leur fortune. On ignore même la manière dont ils entretenaient leurs relations mercantiles. C'était un secret d'état , et le citoyen qui se serait permis de le révéler eût été regardé comme l'ennemi de sa patrie.

Les prospérités des Phéniciens étaient à leur comble lorsque le héros de la Macédoine , qui venait d'asservir la Syrie , voulut les soumettre à ses lois. Tyr osa se refuser seule au joug , et sa résistance arrêta dix ou onze mois un torrent qui entraînait tout. Cette gloire fut chèrement achetée. Le vainqueur ordonna la destruction

entière de la place ; et la ruine de ce fameux entrepôt causa celle de ses défenseurs. Leur nom retomba dans l'obscurité , et les Carthaginois devinrent les arbitres de tous les échanges que les nations de l'Occident pouvaient faire entre elles. Des mers intactes s'ouvrirent même devant ces hardis navigateurs. On les vit aborder aux rivages de la Gaule , de la Grande-Bretagne , des îles Fortunées , dont leurs pères et leurs modèles n'avaient jamais approché.

La fatalité voulut que Carthage aspirât à devenir conquérante. Peut-être son agrandissement sur les côtes et dans l'intérieur de l'Afrique n'aurait entraîné aucun inconvénient ; mais elle envahit les provinces d'Espagne qui renfermaient dans leur sein des métaux précieux ; mais elle occupa une partie de la Sardaigne ; mais elle étendit ses usurpations jusqu'en Sicile. Cette ambition heurta celle des Romains. Il fallut faire la guerre , et périr ou vaincre. On se disputa longtemps et opiniâtrément l'empire du monde. A la fin , la république qui avait principalement placé sa confiance dans son or céda aux efforts de la république qui ne comptait que sur le fer. Si nous ne nous trompons , ce fut un malheur pour les nations que l'anéantissement d'un état qui mettait sa gloire dans son industrie , et sa puissance dans des travaux utiles au genre humain.

La Grèce , qui , après Carthage , voulut s'enrichir par le commerce , est une péninsule qui n'a que

deux mille lieues carrées d'étendue. Son sol est très-inégal et médiocrement fertile. La diversité des sites et des saisons offre de tous côtés des contrastes pittoresques. A chaque instant la nature diffère d'elle-même et paraît dans une action continuelle. On trouverait difficilement un climat plus doux et plus sain. Il ne s'y forme de loin en loin quelques orages que pour mieux faire sentir la vive lumière d'un ciel constamment serein.

Les premiers habitans de cette délicieuse contrée ne sortaient, nous dit-on, de leurs antres que pour disputer à leurs semblables, ou même aux animaux, le fruit amer du chêne. Deux mille ans avant l'ère chrétienne, le blé remplaça le gland; et ce grand pas vers la civilisation fut un bienfait de quelques Égyptiens chassés par la persécution de leur patrie. Deux ou trois siècles après, les Phéniciens apportèrent le secret inappréciable de l'écriture. D'autres aventuriers arrivèrent successivement avec les arts qu'ils avaient exercés aux lieux de leur origine.

Comme tous ces instituteurs venaient de l'Orient, qui ne connaissait que le gouvernement d'un seul, ils se servirent de l'ascendant que leur donnaient leurs lumières pour établir la monarchie partout où ils abordaient. Les rois ne régnèrent d'abord que sur une seule ville ou sur un canton borné. Avec le temps plusieurs étendirent leurs dominations, et voulurent avoir plus d'autorité qu'on ne leur en avait originairement ac-

cordé. Cette ambition les perdit. Les trônes furent renversés, et des républiques, fondées sur des principes plus ou moins vicieux, sur des bases plus ou moins heureuses, les remplacèrent.

Du temps de la tyrannie les émigrations avaient commencé; elles se multiplièrent sous la liberté. Des causes diverses les occasionnèrent aux deux époques. Quel qu'en fût le motif, elles étendirent la gloire, accrurent les propriétés, agrandirent en quelque manière le territoire de la Grèce en formant des colonies dans toutes les régions où les vents les avaient poussées.

Les premiers Grecs qui abandonnèrent leur patrie se jetèrent sur les petites îles de la mer Égée, et les peuplèrent ou les asservirent. Ils partagèrent avec les anciens habitans de Chypre, de Rhodes, de Crète, les riches campagnes dont, de temps immémorial, les aborigènes étaient seuls en possession.

Les côtes de l'Illyrie et les îles qui en bordent le rivage ne tardèrent pas à recevoir des Grecs expatriés.

Plusieurs villes, dont Syracuse fut la plus célèbre, furent élevées dans la Sicile et au midi de l'Italie.

Marseille dut son existence aux Phocéens, qui eux-mêmes tenaient la leur des Grecs.

Naucratis devint, à une des bouches du Nil, l'entrepôt des productions qui arrivaient de l'Inde par ce grand fleuve.

Les Étoliens, les Ioniens, les Doriens fondèrent dans l'Asie mineure trois états qui, dans leur ensemble, occupaient soixante-quatre lieues de côtes sur une largeur commune de seize à dix-huit lieues, sans compter les îles de Cos, de Samos, de Chio, de Lesbos, qui en faisaient partie. Leurs progrès dans la culture, dans la navigation et dans les beaux-arts furent étonnans. La Perse voulut s'approprier cette riche contrée, et la Grèce la préserva du joug. Cette opposition d'intérêts mit aux mains les deux nations, qui ne cessèrent de combattre que lorsque leurs efforts les eurent réduites à l'impuissance de continuer les hostilités.

La guerre de Troie avait fixé, dans les siècles les plus reculés, l'attention des Grecs sur le canal qui sépare l'Europe de l'Asie. Le temps leur rappela ce qu'ils y avaient vu. Ils s'emparèrent sur ses bords des villes qui s'y trouvaient établies, y en élevèrent d'autres, et, avec plus de soin, Byzance, que sa position mettait en état d'ouvrir et de fermer cet important détroit.

Plus anciennement, l'expédition, partie vraie, et partie fabuleuse, des Argonautes, avait ouvert la route du Pont-Euxin. Les descendans de ces demi-dieux y entrèrent après une infinité de générations. Ils formèrent plusieurs établissemens utiles au midi et à l'est de cette mer orageuse; on les vit même pénétrer dans les Palus Méotides, où ils recevaient à Panticapée les denrées que le

Tanaïs et la Chersonèse taurique pouvaient leur fournir.

Plusieurs des colonies dont on vient de voir le dénombrement durent leur fondation à l'autorité publique. Des oracles imposteurs ou une surabondance de population en décidaient d'ordinaire l'établissement. Leur respect pour la métropole était sans bornes; c'était de sa main que le plus souvent elles recevaient leurs prêtres et leurs magistrats. Ses lois et ses mœurs devenaient la règle de leur conduite. On envoyait tous les ans à ses temples les prémices des moissons. Les places les plus honorables dans leurs assemblées, la première part dans la distribution des victimes, étaient pour ses citoyens. Ses marchandises étaient déchargées des droits supportés par celles des autres nations. Leurs secours lui manquaient rarement dans ses besoins; s'il arrivait que cette heureuse harmonie fût troublée, il n'était permis à aucun membre de la confédération générale de prendre les armes en faveur d'aucun des partis.

Il existait d'autres colonies fondées par des particuliers que l'amour de l'indépendance, l'espoir d'une meilleure fortune, des maladies contagieuses, des révolutions dans le gouvernement avaient décidés à s'expatrier. Celles-là n'avaient pas un dévouement aussi entier que les autres pour les pays dont elles étaient sorties; mais elles ne laissaient pas de conserver pour eux

un souvenir très-tendre , d'accorder quelques faveurs à leur commerce , et de venir quelquefois à leur aide lorsqu'ils se trouvaient dans de grands périls.

Les Phéniciens et les Carthaginois eurent longtemps avec ces diverses colonies des liaisons plus vives et plus suivies que leurs métropoles mêmes. Ces deux puissances maritimes furent anéanties , et la Grèce les remplaça non-seulement dans les établissemens qu'elle avait formés , mais encore dans d'autres marchés , principalement après que des princes grecs eurent commencé à régner en Égypte. Devenu province romaine , ce pays ne perdit rien de son activité , et voici pourquoi.

Rome avait successivement asservi toutes les nations commerçantes , sans jamais prendre l'esprit de commerce ; elle le dédaigna toujours , et ses citoyens auraient craint de s'avilir en se livrant aux soins qu'il exigeait. Ce préjugé le laissa aux peuples qui s'en étaient occupés jusqu'alors , ou le fit tomber dans les mains de quelques affranchis. Comme les chemins étaient sûrs , les mers libres , les douanes modérées , les communications faciles , et qu'une paix constante régnait dans l'espace immense soumis aux mêmes lois , rien ne contrariait , tout favorisait les spéculations des négocians. Les hommes utiles étaient encore encouragés aux grandes entreprises par l'appui que leur donnait le gouvernement. Les maîtres du monde voyaient avec orgueil que

toutes les richesses , que toutes les voluptés du globe venaient se perdre dans les murs de leur capitale. Ils ne prévoyaient pas que ces jouissances les plongeraient un jour dans le dernier avilissement.

Aussi les habitans du nord qui fondirent sur l'empire trouvèrent-ils les dispositions les plus favorables à leur invasion. Pressés en Pologne et en Allemagne par des nations sorties de la Grande-Tartarie , ils venaient occuper un moment des provinces déjà ruinées pour en être chassés par des vainqueurs plus féroces qui les suivaient. C'étaient des flots qui se pressaient , qui se chassaient les uns les autres. En se fixant dans les pays qu'ils venaient de dévaster , ces barbares divisèrent des contrées que Rome avait autrefois unies. Dès-lors il n'y eut plus de communication entre des états formés par le hasard , le besoin , ou le caprice. Les pirates qui couvraient les mers , les mœurs atroces qui régnaient sur les frontières , repoussaient toutes les liaisons qu'une utile réciprocité aurait exigées. Pour peu même qu'un royaume fût étendu , ses sujets étaient séparés par des barrières insurmontables , parce que les brigands qui infestaient les chemins changeaient un voyage un peu long en une expédition toujours périlleuse. Les peuples de l'Europe , rejetés par l'esclavage et la consternation dans cet état de stupidité et d'inertie qui a dû long-temps être le premier état de l'homme ,

profitaient peu de la fertilité de leur sol, et n'avaient qu'une industrie tout-à-fait sauvage. Les pays un peu éloignés n'existaient point pour eux; et ils ne connaissaient leurs voisins que pour les craindre ou pour les combattre.

Ce que quelques écrivains racontent des richesses et de la magnificence du septième siècle est fabuleux comme tout ce qu'on lit de merveilleux dans l'histoire de leur temps. On s'habillait de peaux et d'une laine grossière. On ignorait les commodités de la vie. On construisait, il est vrai, des édifices hardis et solides, qui nous montrent jusqu'à quel point de perfection un art peut être porté lorsqu'il est le produit des efforts successifs et continus de la nation qui l'inventa: mais une architecture née, dans les forêts des Druides, de l'imitation des arbres, qui, s'élançant dans les airs, forment des cintres très-aigus, et dont les branches, en se recourbant, en s'entrelaçant, conduisent à l'invention des pendentifs; ne prouve pas qu'il y eût alors plus de richesses que de goût. Il ne faut ni beaucoup d'argent, ni beaucoup de connaissance des arts pour élever des masses de pierres avec les bras de ses esclaves. Ce qui démontre sans réplique la pauvreté des peuples, c'est que les impôts se levaient en nature; et même les contributions que le clergé subalterne payait à ses supérieurs consistaient en denrées comestibles.

La superstition dominante épaississait les té-

nèbres. Avec des sophismes et de la subtilité, elle fondait cette ténébreuse science qu'on appelle *théologie*, dont elle occupait les hommes aux dépens des vraies connaissances.

Dès le huitième siècle et au commencement du neuvième, Rome, qui n'était plus la ville des maîtres du monde, prétendit comme autrefois ôter et donner des couronnes. Sans citoyens, sans soldats, avec des opinions, avec des dogmes, on la vit aspirer à la monarchie universelle. Elle arma les princes les uns contre les autres, les peuples contre les rois, les rois contre les peuples. On ne connaissait d'autre mérite que de marcher à la guerre, ni d'autre vertu que d'obéir à l'Eglise. La dignité des souverains était avilie par les prétentions de Rome, qui apprenait à mépriser les princes sans inspirer l'amour de la liberté. Quelques romans absurdes et quelques fables mélancoliques nées de l'oisiveté des cloîtres étaient alors la seule littérature. Ces ouvrages contribuaient à entretenir cette tristesse et cet amour du merveilleux qui servent si bien la superstition.

Deux nations changèrent encore la face de la terre. Un peuple sorti de la Scandinavie et de la Chersonèse cimbrique se répandit au nord de l'Europe, que les Arabes pressaient du côté du midi. Ceux-là étaient disciples d'Odin, et ceux-ci de Mahomet: deux hommes qui avaient répandu le fanatisme des conquêtes avec celui

consommant dans les climats voisins du pôle : l'industrie du nord est transportée au sud ; les étoffes de l'Orient sont devenues le luxe des Occidentaux ; et partout les hommes ont fait un échange mutuel de leurs opinions , de leurs lois , de leurs usages , de leurs maladies , de leurs remèdes , de leurs vertus et de leurs vices.

Tout est changé , et doit changer encore. Mais les révolutions passées et celles qui doivent suivre ont-elles été , seront-elles utiles à la nature humaine ? L'homme leur devra-t-il un jour plus de tranquillité , de bonheur et de plaisir ? Son état sera-t-il meilleur , ou ne fera-t-il que changer ?

L'Europe a fondé partout des colonies ; mais connaît-elle les principes sur lesquels on doit les fonder ? Elle a un commerce d'échange , d'économie , d'industrie ; ce commerce passe d'un peuple à l'autre. Ne peut-on découvrir par quels moyens et dans quelles circonstances ? Depuis qu'on connaît l'Amérique et la route du Cap , des nations qui n'étaient rien sont devenues puissantes ; d'autres qui faisaient trembler l'Europe se sont affaiblies. Comment ces découvertes ont-elles influé sur l'état de ces peuples ? Pourquoi enfin les nations les plus florissantes et les plus riches ne sont-elles pas toujours celles à qui la nature a le plus donné ? Il faut , pour s'éclairer sur ces questions importantes , jeter un coup-d'œil sur l'état où était l'Europe avant les découvertes dont nous avons parlé , suivre en détail

les événemens dont elles ont été la cause , et finir par considérer l'état de l'Europe telle qu'elle est aujourd'hui.

Telle est la tâche effrayante que je me suis proposé de remplir. J'y ai consacré ma vie. J'ai appelé à mon secours les hommes instruits de toutes les nations. J'ai interrogé les vivans et les morts : les vivans , dont la voix se fait entendre à mes côtés ; les morts , qui nous ont transmis leurs opinions et leurs connaissances , en quelque langue qu'ils aient écrit. J'ai pesé leur autorité , j'ai opposé leurs témoignages , j'ai éclairci les faits. Si l'on m'eût nommé sous la ligne ou sous le pôle un homme en état de m'éclairer sur quelque point important , j'aurais été sous le pôle ou sous la ligne le sommer de s'ouvrir à moi. L'image auguste de la vérité m'a toujours été présente. O vérité sainte ! c'est toi seule que j'ai respectée. Si mon ouvrage trouve encore quelques lecteurs dans les siècles à venir , je veux qu'en voyant combien j'ai été dégagé de passions et de préjugés , ils ignorent la contrée où je pris naissance , sous quel gouvernement je vivais , quelles fonctions j'exerçais dans mon pays , quel culte je professais : je veux qu'ils me croient tous leur concitoyen et leur ami. Le premier soin , le premier devoir quand on traite des matières importantes au bonheur des hommes , ce doit être de purger son âme de toute crainte , de toute espérance. Eleve au-dessus de toutes les considé-

rations humaines , c'est alors qu'on plane au-dessus de l'atmosphère , et qu'on voit le globe au-dessous de soi. C'est de là qu'on laisse tomber des larmes sur le génie persécuté , sur le talent méprisé , sur la vertu malheureuse. C'est de là qu'on verse l'imprécation et l'ignominie sur ceux qui trompent les hommes et sur ceux qui les oppriment. C'est de là qu'on voit la tête orgueilleuse du tyran s'abaisser et se couvrir de fange , tandis que le front modeste du juste touche la voûte des cieux. C'est là que j'ai pu véritablement m'écrier : Je suis libre ! et me sentir au niveau de mon sujet. C'est là enfin que , voyant à mes pieds ces belles contrées où fleurissent les sciences et les arts , et que les ténèbres de la barbarie avaient si long-temps occupées , je me suis demandé : Qui est-ce qui a creusé ces canaux ? qui est-ce qui a desséché ces plaines ? qui est-ce qui a fondé ces villes ? qui est-ce qui a rassemblé , vêtu , civilisé ces peuples ? et qu'alors toutes les voix des hommes éclairés qui sont parmi elles m'ont répondu : C'est le commerce, c'est le commerce.

La vie des premiers habitans du globe dut être entièrement sauvage. Les productions spontanées de la nature formaient leur nourriture. Des peaux de bêtes fauves leur servaient de vêtemens. Quelques branches d'arbres les mettaient à l'abri de l'inclémence des saisons. Lorsque le temps eut un peu amélioré leur condition , les échanges

commencèrent. Comme ce trafic ne pouvait se faire que par la voie lente , difficile et dispendieuse de terre , il resta dans des bornes très-étroites durant plusieurs siècles. La navigation pouvait seule lui donner de l'extension ; et cet avantage lui vint des Phéniciens.

La nature , qui avait jeté ce peuple sur une côte aride entre la Méditerranée et le Liban , aux limites de l'Asie , de l'Afrique et de l'Europe , semblait l'avoir destiné à lier des nations séparées par des mers immenses , et à communiquer à chacune d'elles les jouissances de tous les climats. Ce vœu ne fut pas trompé. Les Phéniciens se donnèrent un gouvernement , des lois , les institutions qu'exigeait la carrière qu'ils se proposaient de parcourir. Leur pavillon se montra d'abord à leur voisinage. La Méditerranée les vit bientôt après dans toutes ses rades. Il franchit le détroit de Gadès ou de Gibraltar , et parcourut les rives occidentales de l'Espagne et de l'Afrique. Ceux de ces parages qui donnaient de plus grandes espérances reçurent des comptoirs ou des colonies. C'était avec la pourpre et le verre que leur propre pays leur fournissait ; c'était avec les denrées que leur livraient les contrées étrangères que ces navigateurs entretenaient des liaisons qui de jour en jour devenaient plus vives. L'accroissement devint surtout remarquable lorsqu'ils se furent rendus les maîtres du port d'Elath sur la mer Rouge , et , sur la Méditerranée , du port de Rhi-